

## **L'art est un cheminement où une pensée visionnaire laisse une trace**

*Palabre: lat. parabola „parabole, narration, rapport“ (cf. Parabel), en Portugais palavra (entrevue, narration). Des commerçants portugais ont importé ce mot sur la côte africaine et l'employant spécifiquement pour désigner les négociations de longue haleine entre les blancs et les indigènes. Les indigènes eux-mêmes l'ont repris pour appeler leurs réunions religieuses ou judiciaires ‚Palaver‘. C'est avec ces significations que le mot revint en Europe. – Dérivation palavern (Duden) „bavarder longtemps et inutilement de futilités“.*

Je ne suis pas un créateur, un penseur du monde, un donneur de sens, un Monsieur Je-sais-tout mieux que tout le monde: le noumène comme un „contre-concept“ vers un monde meilleur, car conçu? Ceci est plutôt le domaine des spécialistes de la médiatisation, des expresseurs qui alignent les notions de ce qui est créatif dans une verticale de bas en haut. Depuis 1925, au plus tard, nous savons que les poètes ne peuvent pas changer le monde – les peintres ne le peuvent pas non plus.

La signification n'est plus possible.

Non plus suis-je un joueur de dés se fiant au hasard (ce qui survient est autre chose).

Et cependant: un commis-voyageur du regard, l'allure tâtonnante du regard, il s'agit moins du grand vol que de ce qu'il faut atteindre en boitant. Entre les différents contacts avec le sol accompagnés d'une présomption de certitude et des départs vers des destinations, ou du moins des orientations, naissent des intervalles de ce qui ne peut pas être décidé, du bruit – parce qu'il ne s'agit pas d'un message sur quelque chose, mais de l'espace blanc, de ce qui est entre deux, comme le film ne naît en principe que dans le noir entre les différentes images – parce qu'une chose comme la réalité ne peut naître que dans l'interface du sujet et de l'objet – parce que sujet et objet et l'inverse sont covariables et parce que pour le sujet rien n'est accessible que ces différences et transformations qui forment une telle interface et se rapportent à son mouvement propre.

Quelques restrictions: que tout est possible ne signifie pas que l'on devrait tout faire. Citer ne veut pas dire historier (il existe aussi un „souvenir projeté“). Je parle moins de la citation littérale, mais plutôt de la structure, de la vision dans la transition donc – dans le même tableau / œuvre un changement de paradigme conscient, c'est-à-dire voyant et non par un arrangement préétabli. Sloterdijk traduit le „droit de regard“ de Derrida d'une double manière: „le droit au regard différent“ et „dans le regard on préserve quelque chose“. Citer est donc l'imagination partielle de ce qui est devenu une image ou qui est dérangeant en tant que tel, l'écho des inscriptions virtuelles. Dans la répétition (re-garder) l'image devient l'image d'elle-

même. Et pourtant, ce n'est pas la citation précise (ni factuellement, ni sémantiquement) qui est importante, mais le glissement entre les passages cités qui est aussi le seul renvoi à la réalité, et le fait que cette réalité s'est produite.

Je veux neutraliser les significations (et les hiérarchisations – tout l'axe vertical que l'on ne peut pas chasser); cette trouvaille, ces morceaux sont du matériel, ce que je fais reste du matériel – un champ dynamique, l'oscillation de différentes intensités. Les constellations dans l'image sont pour moi un événement qui se déploie dans des directions différentes. Le sens de ce palabre est le fait qu'il arrive, sa présence.

Le fond de la pensée actuelle n'est pas penser „qu'arrive-t-il?“, mais „ce qui arrive“. Le bruit est étendu, la perception se produit dans le changement des paradigmes, dans le passage, mais cela implique aussi que la création est anéantie et devient elle-même également du matériel. Bataille nie la connaissance et l'expérience. Ses transgressions sont des expérimentations, „l'invocation des possibilités fluides“ (Bataille, „L'Impossible“). Il oppose à la tyrannie verticale la „souveraineté“, un état de flottement entre le „bleu du ciel“ et sa „profondeur impossible“.

Cela est différent de la multitude de styles dans l'art moderne lorsque dans les milieux de la peinture on parlait de la conception, de la compression, du message etc et on en parle toujours. Mais dans les petits récits, le sens est – comparé au nombre des récits possibles – négligeable et hasardeux. Ce qui survient est lui-même l'événement. Cela vaut même (ou justement) pour un tableau / une œuvre: les récits s'interrompent et réapparaissent de nouveau sous une autre forme / couleur / structure (c'est-à-dire dans une autre sensibilité), ils se superposent: contacts discrets; faire silence; „taisement“; involution.

Si on entend par sens quelque chose qui est lié aux sens, le sens d'un travail artistique est d'interdire la signification. On ne peut sensuellement faire l'expérience que du changement de l'intonation: „Un sample\* accordé vers le silence“ qui „dans l'intervalle du silence“, „fait taire la rumeur – le grésillement blanc des informations et significations“ (Böhringer)

On parle beaucoup de l'Aesthétique, mais qu'est-ce que l'on peut apercevoir si tout a déjà été estétisé, si la médiatisation totale a emmené vers un „grésillement blanc“ uniforme (construit)? Peut-être l'art des explications, significations et conceptions est-il fatigué maintenant.

Le palabre: un discours incessant, sans objectif ni signification, non pas un bloc erratique, mais calculi\*\*, dispersé dans l'étendue; murmure.

\* cf Georges Bataille „échantillon“

\*\* petits cailloux